

**Christophe BOUREUX**

## **L'efficacité sacramentelle ou la symbiose du fait et du sens**

La sacramentaire n'est pas une simple partie de la théologie chrétienne mais une dimension interne de la vaste économie du salut attestée par la Parole de Dieu contenue dans les Ecritures et dans la Tradition. La traduction du mot grec *mysterion* par *sacramentum* en latin nous place dans le registre du pacte, du serment juridique ou militaire, de la marque indélébile. La théorie chrétienne des sacrements représente un effort de pensée considérable poursuivi sur une durée très longue, pour se représenter le rapport de Dieu et de l'être humain au réel.

La sacramentaire est l'explicitation du monde comme création, non pas comme un état figé, mais comme une action continue. Elle est donc la reprise sur un registre spéculatif du premier récit de création dans le livre de la Genèse. La scansion poétique des sept jours achève, avec le jour du sabbat, l'intrication liturgique d'un geste (de séparation) et d'une parole (de bénédiction), une action qui est une parole et une signification qui est un geste.

La sacramentaire chrétienne est donc l'effort de compréhension de la relation mutuelle entre Dieu, l'être humain et tous les êtres, ainsi que les modifications que Dieu et l'être humain, chacun à leur place,



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

sont susceptibles de leur apporter. Il s'agit d'expliciter la modification du réel conduite selon des règles. La conviction croyante qui supporte la sacramentaire est que la matière des sacrements (l'eau, le vin, le pain, l'huile...) et le sujet des sacrements sont capables d'assumer un état nouveau sous l'influence divine (on parlera de *grâce*).

La sacramentaire est donc cette dimension de la théologie chrétienne qui, affirmant la possibilité d'une survenue de quelque chose de nouveau, d'inédit – ce que l'on appelle la révélation, s'intéresse à ce surgissement dans le cadre socialement régulé de l'agir de l'être humain sur le réel, par conséquent dans des rites.

I

### **Le sacrement réalisé par la puissance de Dieu**

Il s'agit de rendre compte de la production intentionnelle d'un effet, car les sacrements sont des actes volontaires et délibérés, visibles et significatifs. Leur effet ne provient pas de la simple interférence des êtres les uns sur les autres. Ils renvoient à une instance d'hétérogénéité qui s'applique au réel. Dans la terminologie théologique on dira que les sacrements sont des "signes efficaces du salut" : ils expriment et effectuent la transformation du réel dans le cadre de l'advenue d'un rapport de l'homme à Dieu, à lui-même et à tous les êtres qui corresponde à ce qui est, pour le croyant, leur destinée.

Ce ne sont ni des actes magiques, ni des phénomènes miraculeux, ni des procédés techniques quelconques. Ils ne tiennent pas leur efficacité du bon fonctionnement du rituel, des mérites de l'homme mais du Christ lui-même, vivant sacrement de la rencontre avec Dieu.

L'enseignement le plus constant du catholicisme depuis le Concile de Trente est que les sacrements, s'ils sont célébrés dignement dans la foi, confèrent la grâce qu'ils signifient (Dz 1605-1606)<sup>1</sup>. Ils sont *efficaces* parce qu'en eux le Christ lui-même est à l'oeuvre (Dz 1608). Ainsi les sacrements agissent *ex opere operato* (littéralement: "par le fait même

1. Dz est l'abréviation pour le recueil des *Symboles et définitions de la foi catholique* (Cerf, 1996, 38<sup>e</sup> édition), dont Heinrich Denzinger réalisa la première édition en 1854 (NdlR).



Christophe BOUREUX

que l'action est accomplie", ils sont source par eux-mêmes de la grâce), c'est-à-dire en vertu de l'œuvre salvifique du Christ, accomplie une fois pour toutes. Il s'ensuit que "le sacrement n'est pas réalisé par la justice de l'homme qui le donne ou le reçoit, mais par la puissance de Dieu", comme l'affirme la *Somme de Théologie* de saint Thomas d'Aquin (*IIa,q.68,a.8*).

Avec la question de l'efficacité des sacrements, il s'agit de rendre compte de l'action conjointe de Dieu et de l'homme sur et avec le réel, que celui-ci soit matériel ou non. Les sacrements sont des signes qui causent dans le fidèle croyant ce qu'ils signifient, ce qui revient à dire que Dieu veut que la grâce nous soit communiquée en nous étant signifiée. Les sacrements causent en signifiant, ils effectuent cela même qu'ils signifient. Tout l'enjeu de la réflexion est alors de ne pas séparer, et encore moins d'opposer, efficacité et signification, pouvoir de la transformation et intentionnalité du signe.

La formulation la plus habituelle que nous venons de rappeler est issue du Concile de Trente et elle a eu l'immense mérite de stabiliser la compréhension et les pratiques sacramentelles. En s'appuyant sur les deux concepts de *cause* et de *signe*, elle surmontait la controverse qui avait éclaté avec la plus extrême vigueur au XI<sup>e</sup> siècle contre Bérenger de Tours. Cette difficulté est très éclairante pour comprendre nos propres difficultés à comprendre aujourd'hui ce que la tradition théologique appelle l'efficacité des sacrements et ce que nous entendons « spontanément » quand nous parlons d'efficacité.

### Dépasser l'alternative « en figure / en vérité »

Au XI<sup>e</sup> siècle, l'évolution progressive de la théologie des sacrements avait conduit à affirmer, particulièrement dans le cas de l'eucharistie, que dans le sacrement il se passait bien une transformation de la matière du sacrement, mais que le signe divin de cette transformation était qu'elle n'était pas visible : le sacrement était ainsi le voile (le *tegumentum*) d'une réalité cachée. Il suffirait d'un miracle, écrivait Lanfranc de Cantorbéry (qui défendait un réalisme opposé à Bérenger), pour que les enveloppes du pain et du vin soient enlevées et qu'apparaissent la chair et le sang du Christ tels qu'ils sont en réalité.



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

Bérenger réagissait au réalisme eucharistique de son époque, où fleurissaient les miracles eucharistiques : de temps à autres, l'hostie se mettait à saigner, ou bien le Christ apparaissait versant lui-même son sang dans le calice, comme dans la célèbre messe de saint Grégoire. La cohérence radicale de Bérenger lui faisait affirmer que le Christ était *vraiment* présent dans le sacrement en *figure* et non pas en *vérité*. Bérenger était un rationaliste matérialiste avant la lettre qui, comme grammairien, c'est-à-dire logicien, posait que l'expérience sensible est l'unique moyen de la connaissance. Il aboutissait ainsi à l'idée que la transformation s'accomplissait dans le déplacement de signification que le croyant accordait à la matière du sacrement, et non pas à la transformation de la réalité de la matière elle-même.

Il fut obligé de se rétracter et la doctrine officielle de l'église renforça la posture réaliste en affirmant que « le pain et le vin qui sont posés sur l'autel, après la consécration ne sont pas seulement un sacrement, mais également le vrai corps et le vrai sang de notre Seigneur Jésus Christ, et qu'ils sont touchés et brisés par les mains des prêtres et broyés par les dents des fidèles de façon sensible, non pas seulement dans le sacrement mais en vérité... [il y a bien présent sur l'autel] le vrai sang du Christ qui a coulé de son côté, non pas de façon figurative seulement et par la vertu du sacrement, mais dans sa nature propre et dans la vérité de la substance »<sup>2</sup>.

L'erreur reprochée à Bérenger est de poser l'alternative *en figure / en vérité*. Avec l'expression « pas seulement en sacrement », l'alternative est supprimée, puisque le sacrement est en fait un médiateur nécessaire de la signification. Le réel est présumé derrière le sacramentel qui apparaît lui-même comme le passage obligé pour accéder au réel caché. Le dispositif sacramentel s'interpose à la pleine manifestation du réel christique. Ce serait mieux sans le sacrement, est-il sous-entendu, mais ça n'est pas possible dans notre humaine condition. On affirme donc et *la figure*, et *la vérité de la présence*, la réalité du corps et du sang du Christ.

2. Dans la profession de foi en l'eucharistie prescrite à Bérenger en 1050 (Dz 690) et en 1079 (Dz 700).



Christophe BOUREUX

Dans la recherche de formulations qui prêtent moins le flanc à la position de Bérenger, l'orthodoxie de la foi n'aura de cesse de revenir à l'idée que le réel est lui-même transformé en produisant une nouvelle signification : le vin devient le sang du Christ, et le sang du Christ a acquis la signification d'être salvateur, processus qui se renouvelle à chaque eucharistie. On dira donc qu'il s'agit d'une *conversion de toute la substance*<sup>3</sup> pour exprimer qu'il s'agit d'une conversion, d'un devenir du pain et du vin en corps et sang du Christ.

C'est bien l'idée de transformation duelle de la chose et de la signification qui est première, alors même qu'il n'y a ni création à proprement parler, puisqu'il n'y a pas le passage du non-être à l'être, ni conversion, puisqu'il y a une transformation radicale de la substance, une transsubstantiation : l'apparence (les *accidents* en langage scolastique) du pain et du vin demeure, mais la substance, elle, est transformée.

### **Le ministre du sacrement : ni chaman, ni animateur social**

Ces quelques rappels nous replacent devant la question qui est au cœur de la réflexion sur l'efficacité sacramentelle : comment penser un rapport au réel qui fasse droit à une véritable transformation du réel, sans tomber ni dans la magie ni dans l'effet de sens purement langagier ? En effet, la pratique sacramentelle ne cesse de louvoyer entre ces deux écueils selon que l'on fait du ministre du culte - en employant ces mots à rebours de leur usage pertinent et compétent - un « chaman »<sup>4</sup> ou un « animateur social ».

3. L'expression *conversio totius substantiae* est de saint Thomas d'Aquin au XIII<sup>e</sup> siècle, *Somme de Théologie*, IIIa, q. 76, a. 1, ad 3.

4. Le *chaman* peut occuper des rôles très variés dans les sociétés traditionnelles, incluant la direction de la tribu, l'élaboration et la direction des rites spirituels, la guérison par sa connaissance des plantes ou une action psychique directe, l'enseignement, le conseil. Ces rôles sont souvent combinés (NdlR).



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

### II

#### La maîtrise du réel du chaman et du scientifique

Le ministre-chaman a la capacité personnelle de modifier les états de réalité par les pouvoirs surnaturels qu'il a reçus. Il agit là où le commun des mortels n'a pas accès, à savoir derrière le voile des apparences du réel, dans le mystère secret du pouvoir de transformation de la matière des sacrements.

Certains ministres catholiques vivent intensément leur fonction sacramentelle dans cet esprit. Le trémolo dans la voix et le geste au moment où ils imposent les mains sur les oblats eucharistiques pendant la consécration expriment l'effroi sacré qu'ils éprouvent à cet instant. C'est dans la crainte et l'humilité qu'ils ont conscience d'assister et de participer au changement de substance de la placide hostie dans son apparente impaviderité.

Le ministre-chaman s'apparente au scientifique (telle que le dresse le portrait robot du sens commun de la presse à sensation) dont la fonction est d'entretenir un rapport exclusif et privilégié avec le réel le plus réel que l'on appelle la matière. Cette matière secrète et discrète, micro ou macroscopique, se cache au fond des laboratoires ou aux confins de l'univers derrière les dispositifs extrêmement complexes et coûteux que suppose la traque des profondeurs de la-vérité-du-réel-vraiment-scientifique.

L'opinion commune prête au ministre-chaman comme au scientifique le privilège de savoir modifier la nature qui se cache sous les apparences, car « la nature aime à se cacher », selon la célèbre formule du philosophe grec Héraclite<sup>5</sup>, qui ne cesse de réapparaître au cours des siècles. Ils jouissent d'un commerce privilégié avec un réel absent, plus réel que le réel de la vie quotidienne de tout un chacun, et ils bénéficient d'une aura de pouvoir réservé qui leur confère une efficacité hors du commun.

5. Pierre Hadot a retracé la postérité de cette formule dans la pensée occidentale des origines à nos jours dans son livre *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Gallimard, 2004.



Christophe BOUREUX

Tous deux sont totalement immergés dans le registre des causes et des effets : sachant les percevoir, ils ont appris à leur obéir et quelque peu à leur commander. Nous sommes dans un domaine qui frôle la magie, c'est-à-dire la modification du comportement habituel du réel.

### Le déni de la magie

La science peut ici facilement s'opposer à la foi, car elles jouent toutes deux sur le même terrain de la causalité. La maîtrise de la causalité a le pouvoir de soumettre le comportement du réel à une finalité dirigée. La théologie officielle comme la science officielle se sont toujours protégées de l'idée de magie en la reléguant dans les procédés dont l'origine est obscure, impure, maléfique et, d'autre part, invérifiable, irréplicable, irréfutable, non-public.

La différence entre le ministre-chaman et le scientifique, c'est que le premier dénie la magie en parlant de prodige et de miracle, c'est-à-dire en posant la croyance en une causalité surnaturelle. Les prodiges et les miracles sont des événements extraordinaires qui paraissent défier le cours habituel des choses et où il est possible de surprendre l'intervention de Dieu. Le champ sémantique du terme « prodige » se développe surtout autour du caractère surprenant et inexplicable de l'événement, alors que le « miracle », insiste plutôt sur l'origine divine de l'événement et son caractère de révélation.

Le scientifique réfute lui aussi la magie en montrant que, sur le strict plan d'immanence, et en définissant son domaine d'investigation, le triptyque théorie-expérimentation-vérification prouve que chaque phénomène a une cause qui n'échappe pas à l'explication. Tous deux, ministre-chaman et scientifique, entretiennent un rapport à la matière, et plus largement au réel, qui ne laisse pas de place au doute quant à la capacité de les transformer.

En effet, pour eux, la pensée est en prise sur le réel, elle coïncide avec lui. Elle dit ce qui est, dans le constat quotidien que les choses sont manipulables, façonnables et qu'une action bien menée, bien conçue, clairement énoncée, prouve que tout effet résulte d'une ou de plusieurs causes. Le voile posé sur le réel peut et doit sans cesse être levé.



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

Certes, ce dévoilement n'est jamais que partiel, mais il s'effectue, et l'efficacité en est la récompense.

### **Productivisme et performance**

Le discours sur l'efficacité qui domine le sens commun occidental est foncièrement productiviste. Le ministre-chaman et le scientifique le mettent en œuvre selon un plan analogue. Le premier cherche à produire la grâce et subséquemment la sanctification des fidèles, le second cherche à produire de la compétence et du savoir et subséquemment la richesse des peuples. Dans les deux cas, on a le schéma : position d'une forme idéale à atteindre, passage à l'action par mise en œuvre de dispositifs régulés.

Dans les deux cas, la maîtrise du réel passe par un savoir-faire technique. Ce peut-être Dieu ou la théorie scientifique à prouver qui indique le projet technique à mettre en œuvre (les rites ou les protocoles d'expérimentation), mais dans les deux cas, il y a l'évidence d'un modèle à imiter, auquel la pratique doit se soumettre.

Le visible produit se rapporte à de l'invisible idéal ou théorique, l'un est l'effet de l'autre, le modèle est la cause du réel. Agir efficacement, c'est mettre en œuvre les moyens adaptés à une fin donnée par un modèle. Ces moyens sont soit le dispositif rituel avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise pour le ministre-chaman, soit le dispositif technique avec la volonté de transformer le monde pour le bonheur de l'humanité guidée par les lumières de la science.

Ce type d'argumentation sur la causalité productrice d'efficacité est aussi synonyme de performance. Elle encourage au dépassement de soi à partir d'un modèle idéalisé que l'on se doit d'imiter. La représentation sociale de la richesse, du succès, de l'héroïcité, telle qu'elle fait consensus, par exemple, dans l'organisation des Jeux Olympiques, comme facteur unifiant de l'humanité dans la paix et la concorde, s'appuie sur la conception de l'efficacité comme rapport adéquat des moyens à une fin dans la consécution cause-effet.

C'est une banalité de reconnaître que l'efficacité a besoin de modèle aux deux sens du terme pour fonctionner : un dessein idéal, une représentation idéalisée du but à atteindre d'une part, des héros,



Christophe BOUREUX

vedettes ou saints d'autre part. Le modèle du grand homme, du génie, a figuré dans la modernité occidentale la reprise de l'homme divin qui entretient un rapport privilégié avec le réel dans la mesure où il lui échoit la capacité de le transformer.

### La crise de la causalité

Le problème majeur de la compréhension de l'efficacité sacramentelle apparaît lorsque la causalité perd son rôle de principe architectonique du monde. Le règne de la causalité s'effondre lorsque son universalité apparaît illusoire. Cet effondrement se produit dans l'évolution de la physique d'abord, avec Newton, et de la philosophie ensuite avec Hume et Kant. Newton pose un acte décisif en démontrant la gravitation universelle sans remonter à une cause première. Sa célèbre formule « la raison de ces propriétés de la pesanteur, je n'ai pu encore la déduire des phénomènes et *hypotheses non fingo* »<sup>6</sup> signifie : je ne puis trouver ou atteindre ce qui soutient ce que j'affirme, mais cela n'invalide aucunement ce que j'affirme. Tout d'un coup le monde est alors comme en suspens : voici un effet, l'interrelation des masses entre elles qui constitue la gravitation, qui est sans cause.

Sur le plan philosophique, on peut faire appel à la causalité à l'intérieur du champ que constitue pour l'homme l'univers des phénomènes, mais sans que la causalité puisse servir, comme c'était le cas chez saint Thomas d'Aquin et tous ses disciples, à la démonstration de l'existence de Dieu, la cause première et la raison ultime de toute chose. Au XX<sup>e</sup> siècle, le philosophe Ludwig Wittgenstein reconnaîtra comme une évidence irréfutable : « Nous ne pouvons inférer les événements de l'avenir des événements présents. La croyance (*Glaube*) au rapport de cause à effet est superstition (*Aberglaube*, foi aberrante) »<sup>7</sup>. La remise en cause de la capacité de l'être humain à faire valoir de façon générale et nécessaire le concept de causalité aboutit à une mise en doute de la capacité à transformer le réel.

6. I. Newton (1642-1727) dans ses *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica*, 1726.

7. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.1361, Gallimard, 1961, p. 67.



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

L'évolution concomitante de la science et de la philosophie conduit à s'interroger sur l'efficacité comme possibilité pour le sujet humain de maîtriser et de dominer un réel qui serait indépendant de lui. La science comme exigence de rationalité se déploie alors dans deux directions. D'un côté, elle tend vers une incertitude toujours plus grande sur sa capacité à gérer la transformation croissante de la réalité que l'augmentation de ses capacités techniques rend possible. Face au règne de l'efficacité et de la performance, le spectre des grands dérèglements climatiques, écologiques, énergétiques, démographiques, entraîne l'apparition d'une exigence de la *maîtrise de la maîtrise*, selon l'expression de Michel Serres, sous couvert de principe de précaution. Il revient à celui qui prétend transformer le réel de faire la preuve, avant de l'engager, que son action n'aura pas de conséquence néfaste.

D'un autre côté la science s'est engagée dans l'analyse approfondie des mécanismes sociaux, culturels et psychologiques qui président à la recherche d'efficacité. En un peu moins d'un siècle, les sciences humaines ont développé des outils d'analyse qui ont fait porter l'intérêt non plus sur la transformation du monde, mais du sujet humain. Ce qui est visé ici, ce n'est plus le réel des choses qui se tient sous les apparences, mais le réel qui se signifie dans des signes qui constituent le sens. Le monde n'est plus à transformer, mais à habiter le plus humainement possible, de la manière la moins insensée.

### III

#### Puissance des symboles et animation sociale

C'est dans ce contexte que le ministre du culte chrétien prend la forme de l'animateur social. Car les sciences humaines ont remis en question la validité de la théologie traditionnelle qui s'opposait à la magie. Si les phénomènes extraordinaires apportaient autrefois une crédibilité au discours chrétien, il n'en est plus de même aujourd'hui. On n'établit plus de rapport de cause à effet entre un miracle et le monde surnaturel, parce qu'on conçoit mal comment Dieu pourrait agir directement comme cause première d'un phénomène extraordinaire, à l'encontre des lois naturelles (ce qui était le coeur de la définition thomiste du miracle).



Christophe BOUREUX

Bien qu'elle s'opposât à la magie, la théologie bâtie sur le règne de la causalité efficiente admettait l'existence du merveilleux et d'un arrière-monde. Certains phénomènes merveilleux lui servaient même de preuves spécifiques des réalités religieuses proposées à l'adhésion des croyants. L'évolution des sciences a ruiné l'édifice de la causalité universelle et les sciences humaines en particulier cherchent plutôt à démonter les procédures qui construisent l'effet de merveilleux pour se réapproprier les procédures de sens. La distinction entre magie et miracle a perdu toute pertinence dans cette opération de désenchantement du monde. Il revient alors au ministre-animateur-social non plus de prétendre transformer le réel mais de lui donner sens. Sa revendication d'efficacité va porter sur le sens qu'il apporte ou fait jaillir de la réalité en acte.

### La valorisation du sens

La dimension de signe dans le sacrement est alors mise en exergue. On verra ainsi certain théologien parler non plus de transsubstantiation mais de transsignification. Pour sortir de la réduction de la réalité sacramentelle à du physicalisme ou du chosisme, des théologiens comme Schoonenberg et Schillebeeckx prônent une approche phénoménologique et existentielle qui prenne en compte le fait que la signification ne vient pas de la chose elle-même mais du procès de sens qui s'établit entre les hommes à propos de cette chose. Ce n'est pas la transformation de la matière sacramentelle qui fait l'efficacité du sacrement pour un croyant, c'est le déplacement du fidèle croyant vers la signification que l'Eglise accorde à la matière sacramentelle.

Schillebeeckx écrit ainsi à propos de l'eucharistie : « Le don de soi du Christ n'est pas tourné en définitive vers le pain et le vin, mais vers les fidèles. C'est à eux que la présence réelle est destinée, mais par l'intermédiaire et *dans* le don du pain et du vin ; en d'autres termes : le Seigneur qui se donne est *sacramentellement* présent. Dans ce repas commémoratif, le pain et le vin sont sujets d'une nouvelle *donation de sens* venant non pas des hommes, mais du Seigneur vivant *dans* son Eglise ; ils deviennent de ce fait *signes* de la présence réelle du Christ qui se donne à nous. Cette détermination de sens par le Christ s'accomplit *dans* l'Eglise et *présuppose* donc la présence réelle



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

du Seigneur dans l'Eglise, dans la communauté rassemblée et en celui qui préside l'eucharistie »<sup>8</sup>.

Ce texte est caractéristique de l'époque (les années 70 du XX<sup>e</sup> siècle) qui commence à constater avec douleur les impasses de la conception traditionnelle de l'efficacité sacramentelle devant l'évolution des mentalités occidentales influencées par l'imprégnation des habitudes de pensée issues de la technique. Elle parie sur la question du sens qui continue de se poser pour les individus et les collectivités. En dépit des avancées toujours plus audacieuses de la technologie, de la circulation croissante d'informations et de connaissances, les humains continuent de lever des yeux interrogatifs sur cet univers immense, où ils ne sont qu'un grain de poussière. Il s'agit donc de penser l'efficacité sacramentelle comme ce qui favorise le développement des médiations, donc sa dimension symbolique.

### L'être humain advient dans la parole

Un auteur comme Jean Ladrière, en contexte francophone, va largement contribuer à apporter à la sacramentaire les outils philosophiques qui vont lui permettre de s'affronter résolument à la question de la signification en abordant l'étude de la foi par le biais du langage. En faisant droit au tournant linguistique de la philosophie, il acclimatait en théologie le fait que les paroles dans lesquelles s'atteste la foi sont en même temps le médium à travers lequel le contenu de la foi se présente à la conscience croyante et par lequel elle se spécifie, mais aussi le milieu expressif en lequel elle se projette.

Ainsi la foi se dit en paroles et se réalise en paroles. L'être humain n'a pas la parole comme il aurait un outil dont il pourrait user ou non pour parler et exprimer le sens. L'être humain advient dans la parole : il ne peut s'en mettre à distance. L'invention qui caractérise le tournant linguistique de la philosophie repose sur cette découverte : pour dire ce que parler veut dire, il faut parler. L'être humain est l'animal parlant

8. E. Schillebeeckx, *La présence du Christ dans l'eucharistie*, Cerf, 1970, p. 131. Les italiques sont de l'auteur.





Christophe BOUREUX

qui est à la fois divisé par le langage, séparé de soi et du monde, et cependant unifié par les liens du langage, qui sont constitutifs de ce que nous appelons société, culture, civilisation. La fonction de médiation, de symbolisation, de mise en ordre du monde par le langage est aussi sa performativité.

### Une parole performative au second degré

Dire le contenu de la foi c'est aussi faire advenir le monde de la foi, c'est-à-dire la réalité de la foi. J. Ladrière va donc énoncer d'une manière positive ce que Wittgenstein disait d'une manière négative « les limites de mon langage signifient les limites de mon monde »<sup>9</sup>. Ladrière écrit : « En répétant les paroles de la Cène, le célébrant fait bien plus que commémorer celle-ci, il fait à nouveau ce que le Christ a fait en donnant à nouveau aux paroles dont le Christ s'est servi l'efficacité qu'il leur a donnée, en leur conférant à nouveau la vertu d'effectuer ce qu'elles signifiaient. Il y a ici comme une performativité au second degré »<sup>10</sup>.

L'analyse du langage de la foi permet de montrer comment ce jeu de langage spécifique est en réalité une forme de vie spécifique qui correspond à une expérience religieuse s'accomplissant dans des actes qui obéissent à des règles spécifiques. La signification fait elle-même partie d'un processus efficace de constitution de la communauté ecclésiale, car l'acte performatif a toutes les caractéristiques du rite et sa performance est exactement de l'ordre de l'efficacité symbolique. Bien sûr on ne découvrira jamais dans les formules du type « je te baptise », ou « ceci est mon corps », le secret de l'efficacité sacramentelle. En revanche, on y trouve celui de l'efficacité sociale du baptême ou de l'eucharistie, c'est-à-dire ce qui fait du baptisé un membre du corps-social-Eglise. Le pouvoir performatif ne réside pas dans les mots mais dans le consensus qui les valide.

9. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.6, p. 86.

10. J. Ladrière, *La performativité du langage liturgique*, Concilium 82, 1973, p. 63





## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

### Le don requiert le contre-don

Louis-Marie Chauvet va sur cette base du langage et du symbolique développer ce qu'il appelle une théologie fondamentale de la sacramentalité.<sup>11</sup> Il montre que chaque sacrement n'est efficace que dans la mesure où il appelle celui qui le reçoit à réaliser ce qu'il signifie. Toute réception du don de Dieu comme don, requiert le contre-don de notre reconnaissance.

Il en va d'ailleurs de la même manière avec les réalités humaines les plus fondamentales, comme l'amour, la fidélité ou le pardon : parce que, comme la grâce, elles ne relèvent pas du "calcul", on ne les reçoit qu'en les redonnant, en les rendant - en "rendant grâce" précisément, nous n'en sommes jamais que les relais. La grâce de Dieu est éminemment de cet ordre : impossible de la recevoir **comme** grâce sans lui en rendre grâce et sans devenir un peu plus "gracieux" envers autrui à mon tour. Tout sacrement constitue un appel à vivre ce que nous y célébrons et recevons : appel à être envers autrui, par le partage, la miséricorde, le pardon, la confiance redonnée, comme Dieu est envers nous.

### Vers un ministère d'animation sociale

Cette manière d'aborder l'efficacité sacramentelle par le biais de l'effort vers le sens, que ce soit en terme de réconfort psychologique, de production de lien social, de construction de l'identité personnelle, de relecture des faits de vie, incline le ministre vers le rôle de l'animateur social. On ne cherche plus à savoir si les sacrements transforment la substance, vue comme réalité matérielle, mais on se demande ce qu'ils apportent au fidèle « dans leur existence », « dans leur vécu ».

Le vieux malade ne sera pas guéri par l'onction des malades, mais la petite cérémonie autour de son lit d'hôpital aura rassemblé quelques enfants et amis éloignés. Le ministre-animateur-social aura conscience d'avoir atteint l'efficacité du sacrement au terme d'un parcours du combattant qui l'aura amené à surmonter les résistances du réel

11. L'ouvrage de L.M. Chauvet pionnier en ce domaine est : *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Cerf, 1987.



Christophe BOUREUX

représenté par le personnel administratif hospitalier, les horaires de train, les contraintes sanitaires, le fonctionnement capricieux du téléphone, fax, courriel, etc.. L'importance accordée aux médiations dans la compréhension de l'efficacité sacramentelle va de pair avec l'étrange fascination et captation qu'elles exercent dans un monde de plus en plus soumis au Léviathan administratif.

### Le retour de la causalité

Le risque est grand de perdre l'équilibre que la tradition théologique avait atteint entre réalisme causal et présence du signe. Certains auteurs, tel Jean-Philippe Revel, n'hésite pas à reprocher à Louis-Marie Chauvet de tomber dans une illusion semblable à celle qu'il dénonce en termes d'illusion magique en voulant « penser les sacrements selon un modèle exclusivement linguistique (tout en affirmant que la grâce est une réalité extralinguistique) et les doter d'une valeur d'expressions symboliques opérantes... de tels sacrements ne pourraient 'opérer' qu'un nouveau 'rapport de place' (une nouvelle manière de se situer) du sujet à l'égard de soi-même et des autres sujets (à commencer par Dieu), non une nouvelle 'présence' du signifié... une tentative de réduction de l'autre au même »<sup>12</sup>.

En forçant délibérément le trait, c'est un peu ici comme si le ministre-chaman accusait le ministre-animateur-social : vous perdez de vue l'horizon de la transformation de la réalité en voulant établir du sens humain trop humain, dit le premier. Ce à quoi le second répond : à quoi bon un réel inatteignable s'il ne construit pas un monde humainement viable ? Le merveilleux des pratiques chrétiennes traditionnelles et saisonnières, la religion populaire, la croyance aux miracles se sont évanouis sous la lumière critique d'un monde désenchanté. La causalité efficace qui ignoraient les longues médiations productrices du sens est supplantée.

Mais à l'inverse, la prétention à renouer avec des modes de vie où la complexité des médiations entre l'homme et le réel était inaperçue

12. J.-P. Revel, *Traité des sacrements. 1. Baptême et sacramentalité. 2. Don et réception de la grâce baptismale*, Cerf, 2005, p. 42-45.



## L'EFFICACITÉ SACRAMENTELLE OU LA SYMBIOSE DU FAIT ET DU SENS

est vouée à n'être qu'une mascarade folklorique. L'aspiration, chez l'homme occidental immergé dans une culture hypercritique, à l'authenticité d'un retour aux sources, à une existence au plus près du réel, à un monde réenchanté où la causalité s'exprime avec la clarté opaque d'une intervention divine, est probablement légitime. Mais on ne saurait faire que ce qui a été n'ait pas été, par conséquent, cela n'advient pas sans la prise en compte de la longue série des médiations de sens que les sciences ont désormais fait apparaître comme un donné incontournable.

### **Conclusion :** **Instituer le réel sous une double transcendance**

Nous espérons avoir montré dans ces quelques réflexions que l'efficacité sacramentelle ne saurait s'émanciper ni de l'analyse des procédures de sens ni de l'évolution des théories physiques. Des origines à nos jours avec ce moment phare du XI<sup>e</sup> siècle, la réflexion sur la sacramentaire est au croisement de la capacité d'articuler un geste à un discours, une action à une proposition sensée.

Elle exprime le propre de l'humain qui est de nommer les choses, par conséquent d'être dans le cercle qui relie l'affecté ressenti, le discours du monde et l'expression propre, c'est-à-dire l'expérience sensible, les mots pour le dire dans la langue et l'expression singulière de chacun s'adressant à quelqu'un, quelque part, à propos de quelque chose.

Le rôle de la sacramentaire est d'instituer le réel présent sous la modalité d'une double transcendance : celle du monde objectif et celle du monde normatif. L'être humain s'affronte nécessairement d'une part à l'altérité du réel, à tout ce qui résiste à l'illusion de la toute puissance de son désir, et d'autre part à l'altérité du monde humain tissé de sens, qui nous précède et dont nous attendons sans cesse la reconnaissance. Il s'agit sans cesse d'échapper à l'hégémonie de l'illusion magique comme à celle du paradigme linguistique. Ce sont là deux efficacités qui ne sont viables que dans leur symbiose, c'est-à-dire dans leur commune limitation mutuelle.





Christophe BOUREUX

S'il faut donc, pour finir, trouver une parabole pour dire l'efficacité sacramentelle, ce sera celle de la communion symbiotique entre le fait et le sens, à la manière des lichens qui unissent dans une communauté de destinée un champignon et une algue qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre, ou encore la symbiose du figuier et du petit insecte (*Blastophaga psenes*) indispensable à sa fructification, ou encore, comme racontées par l'entomologiste Jean-Henri Fabre<sup>13</sup>, les merveilleuses histoires de Sphex et de Grillons, ceux-ci servant de proies endormies aux larves de celui-là, après avoir été tétanisées par un coup de dard d'une précision chirurgicale sur les ganglions du système nerveux.

Voilà peut-être une parabole de la double transcendance qui caractérise l'efficacité sacramentelle : celle du contact avec le réel et celle d'un accès à l'universel.

Christophe Boureux

*Christophe Boureux est dominicain. Il enseigne la théologie fondamentale à la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Lyon.*

13. J.-H. Fabre, *Souvenirs entomologiques. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1989, cf. Première série, par exemple le chapitre VII *Les trois coups de poignards*, p. 180-185.

